

LA PENSÉE CATHARE A LA LUMIÈRE DE LA PSYCHOLOGIE DES PROFONDEURS

Au risque de tout d'abord déconcerter le lecteur intéressé par ce sujet, je dois dire que j'entreprends cette étude dans le but d'éclairer ce qui reste aujourd'hui encore un mystère pour beaucoup : la naissance, la vie, la mort de Jésus de Nazareth, mystère sur lequel le Christianisme a fondé son existence. Cet Être, que je considère ici comme étant l'image archétypale de la réalisation d'un Moi individué, libéré de ses rêves de règne, de puissance, de domination et de gloire, a dû, sous cet aspect particulier, vivre une mutation à la fois physique, psychologique et spirituelle d'une telle ampleur, correspondant à un tel bouleversement de nos mœurs, que nous avons voulu, jusqu'à ce jour, tout simplement l'ignorer.

Le « Voici je fais toute chose nouvelle. » (Apocalypse 21.5) faisant suite à « Je préférerai des choses cachées depuis la fondation du monde. » (Matthieu 13.35), paroles prononcées par Jésus durant son ministère, n'ont pas éveillé notre curiosité. Nous avons préféré retrouver ces choses anciennes qui conviennent si bien au mode de vie que nous avons choisi.

Il semblerait que dans le tombeau de Golgotha se soit produit un fait unique, inattendu, jamais encore à ma connaissance enseigné dans les grandes religions qui se

partagent les faveurs de millions de fidèles, Judaïsme, Christianisme, Islam. Ce fait serait la mort ici-bas de l'hérédité divine pour que puisse naître un être nouveau que, faute d'un vocabulaire plus adéquat, je qualifierai de *divin-humain*, la vie dans sa pureté originelle non encore altérée par la conscience égocentrée, en n'oubliant pas que le mot *divin*, qui provient de la racine sanscrite *dive*, signifie le porteur de la vie. Un Humain vraiment Vivant.

Un Humain vraiment Vivant qui aurait, dans le secret de son tombeau (véritable athanor matriciel), mis au monde une nouvelle corporalité lui permettant de commencer, intrinsèquement, une vie nouvelle, après les souffrances que l'on sait, en épuisant l'hérédité déïque et humaine que son sang véhiculait.

Dans le nouveau Testament se trouve en partie consignée la vie de cet Être divin fait homme. C'est Rudolf Steiner qui, au début de ce siècle, nous a rendus attentifs au fait que les deux évangiles de Matthieu et Luc, qui relatent la naissance de Jésus de Nazareth en des termes si différents, parlent en réalité de la naissance de deux enfants différents.

Pour ce clairvoyant, ces deux enfants seraient nés, à quelques années près, l'un et l'autre à Bethléem, le premier venant préparer et faciliter l'incarnation du second⁹.

Un premier enfant de descendance royale, appelé à assumer un destin social, politique, voire messianique, naît dans une confortable maison, *oikia*, après que sa mère ait vécu une grossesse normale. C'est le récit de Matthieu.

Mais il n'en est plus de même pour le second enfant dont la naissance nous rappelle ces contes qui ont enchanté notre enfance, et dont les histoires se passent

9. Lire à ce sujet l'impressionnant livre de Hella Krause-Zimmer, *Le problème des deux enfants Jésus et sa trace dans l'art*, Éditions du Centre Triades, Paris 1977.

dans un monde imaginaire, voire fabuleux, où tout peut arriver. Car cet enfant, qui naît dans une grotte transformée en crèche, qui a pour berceau une mangeoire remplie de foin, est mis au monde par une mère qui n'a pu trouver que ce refuge pour précipitamment accoucher alors qu'elle accompagnait son époux venu à Bethléem se faire recenser. Des bergers assistent à l'événement. Un Ange leur apparaît. Une lumière extraordinaire les entoure, produite par une armée céleste accourue pour cet événement. C'est le récit de Luc.

Sans remettre en question cette thèse des deux enfants, justifiée par les textes bibliques, nous pourrions traiter le second enfant comme une projection de l'inconscient, préparant, chez la personne concernée, la compréhension de cette seconde naissance. À savoir une naissance, non pas à Bethléem, où Jésus revêtit le corps physique, mais dans le tombeau de Golgotha, la véritable grotte où aura lieu cette nouvelle naissance.

Cette naissance aurait eu lieu, non au commencement, mais à la fin de sa vie terrestre. Un enfant devenant rapidement adulte dans un monde régi par d'autres lois, d'autres formes de croissance que celles que nous connaissons ici-bas.

Encore fallait-il auparavant que cet Être divin, incarné sur terre, accepte de mettre à mort sa *persona*, nourrie, depuis des temps incommensurables, de règne, de puissance et de gloire. Une véritable tragédie dont le Christianisme n'est pas encore en mesure d'imaginer les conséquences, celles de l'écoulement, jusqu'à la dernière goutte, du sang versé sur la croix, ce sang chargé de la puissance génésique, reproductrice.

Acceptant cette hypothèse nous pourrions peut-être mieux comprendre pourquoi l'Église chrétienne, notamment Catholique romaine et Orthodoxe, pratique la transsubstantiation. Indubitablement, elle a voulu reconstituer dans le calice sacré ce sang avec lequel elle

renouvelle ses forces vives et transmet aux communiantes cette force génésique qui transite dans le sang des dieux et des hommes. Disant cela, je ne porte aucun jugement de valeur sur cette manducation sacrée que toutes les religions antiques ont pratiqu e d'une manière ou d'une autre, tant il est vrai qu'ici-bas la reproduction par semence est encore de toute première nécessité pour un grand nombre d'âmes humaines.

Si toutefois, au début de cette étude, je mets fortement l'accent sur ce qui m'apparaît avoir été une véritable tragédie, à savoir la mort véritable de cet être divin venu faire l'expérience de l'humain, c'est que cette possibilité a totalement échappé aux Cathares qui, sur ce point, adoptèrent la pensée doc tique. Les Doc tes, qui constituèrent au sein de l' glise romaine des premiers siècles un mouvement dont l'influence est encore sensible dans certains milieux religieux actuels, enseignaient que Jésus de Nazareth, n'ayant eu qu'un semblant de chair, était né, avait souffert et était mort, seulement en apparence.

Il faut reconnaître que les dernières paroles de Jésus expirant sur la croix, « Eli,  li, lama sabaktani ? » soit « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » étaient difficilement recevables par des mentalités qui ne pouvaient accepter une telle fin. C'est pourquoi l' glise primitive a cru devoir apporter dans les deux  vangiles les plus tardifs quant à leur rédaction, ceux de Luc et de Jean, un correctif.   savoir, de nouvelles paroles mises à la place de ce cri d'abandon. Selon Luc, « Père, je remets mon esprit entre tes mains. ». Selon Jean, « Tout est accompli. ». Paroles qui redonnent   Jésus la maîtrise qu'il ne pouvait vraiment perdre.

Ce refus, aujourd'hui encore généralisé dans le monde religieux, de considérer possible la mort d'un Dieu, la mort d'un père sur le plan psychologique, manifeste clairement un défaut de maturité. C'est, semble-t-

il, ce défaut qui entretient un dualisme dévastateur. Un dualisme qui a abouti, c'est le sujet de cette étude, à l'atroce croisade dite "des Albigeois", fatale aux Cathares, mais également, on n'y pense pas assez, à l'origine du lent déclin, aujourd'hui incontestable, de l'Église romaine.

Le dualisme est né de la lutte de l'ombre et de la lumière. Disons d'une certaine ombre et d'une certaine lumière. La lutte entre une ombre appelée erreur et une lumière appelée vérité. Bien entendu, dans ces combats qui ont ensanglanté et ensanglantent encore régulièrement ici-bas la vie des peuples, ce qui est vérité pour les uns est erreur pour les autres et inversement. Ce qui est lumineux pour les uns est ressenti obscur par les autres. Ce qui est considéré comme un bien par les uns est déclaré mauvais par les autres. Le Dieu des uns apparaît comme un Démon aux yeux des autres.

C'est ici, devant ce légendaire problème du bien et de mal, qui a été le sujet de tant de débats, de doctrines contradictoires, que la psychologie des profondeurs apporte des informations qui peuvent nous aider à mieux comprendre les fondements de ce dualisme sinon à le résoudre. Car cette psychologie met l'accent dans ce dualisme, non seulement sur une origine commune des deux parties conflictuelles, mais encore sur leur intime correspondance.

L'ombre incriminée, cette grande adversaire apparente de la lumière, dira Jung, n'est en fait que la somme des qualités occultées, reconnues néfastes par la *persona* qui désire briller au sein de la société qu'elle fréquente. Ce psychologue dira encore que l'ombre n'est que la somme de tous les éléments psychologiques, personnels, collectifs, déclarés incompatibles avec la forme de vie choisie, éléments qui s'unissent dans l'inconscient en une personnalité partielle relativement autonome. C'est cette volonté inconsciente qui s'oppose à la personnalité

consciente, qu'elle soit religieuse, scientifique, spirituelle, ou matérialiste.

Cet être en soi représente un problème intérieur auquel on ne veut, ou ne peut encore toucher, pressentant une somme de difficultés ou de souffrances à venir. Ces éléments repoussés sont alors projetés sur un adversaire qui lui, clairement, ouvertement, manifeste ce qui est là occulté, et utilise ces éléments comme matériau pour construire sa propre personnalité.

Cette règle va nous permettre de mieux comprendre non seulement le combat des Catholiques et des Cathares, mais encore celui qui oppose les Catholiques et les Protestants, le Christianisme et l'Islam, l'Orient et l'Occident, le spiritualisme et le matérialisme, les mouvements politiques de droite et de gauche, l'homme et la femme, etc.

Le rejet dans l'ombre d'une partie de notre être serait ainsi à l'origine du dualisme dévastateur que nous retrouvons dans la théologie. Le Christ séparé de Satan. Dieu séparé de l'Humain. Ou bien encore selon les peuples, les Juifs séparés des Arabes, etc.

Faire disparaître, repousser, ce que nous avons mis au monde dans le but de faciliter notre ascension sociale, ne peut avoir qu'un résultat très momentané. D'autant que cette action augmente le déséquilibre entre les deux parties, lumière plus vive d'un côté, ténèbres encore plus obscures de l'autre, et conduisent aux guerres, aux croisades cruelles que l'on sait. Chacun des adversaires se trouve dans l'obligation de durcir ses convictions, donc d'élargir le fossé qui le sépare de l'autre, des autres.

Dans cette perspective, il se pourrait que l'on se soit sérieusement mépris en ce qui concerne les qualités de l'Esprit de Pentecôte, cet Esprit Saint qui vint visiter les apôtres peu de temps après la disparition de leur Maître, sous la forme de langues de feu. Jung, répondant un jour à un pasteur qui lui avait remis une étude sur ce sujet, se

permet de le mettre en garde contre une invocation de cet Esprit s'il désirait continuer à vivre en paix. S'il n'avait pas un caractère aventureux, courageux, il risquait de graves mécomptes. Car Jésus, correspondance de ces langues de feu, n'était pas venu sur terre apporter la paix mais l'épée. (Matthieu 10.34)

Il y a deux façons de connaître la paix intérieure. La première, solution provisoire, consiste à combattre les ennemis extérieurs, qu'ils soient propres à la race, à la religion auxquelles on appartient, ou plus particularisés. Ce qu'apporte généralement le dualisme tel que nous venons de le décrire. La seconde, plus redoutable, consiste à découvrir ces ennemis, reconnus comme tels, à l'intérieur de nous-mêmes et de les combattre. Dans ce combat nous sommes la plupart du temps seuls. La société, qu'elle soit religieuse, politique, familiale, voire conjugale si l'on est marié, se considère jugée par ce comportement, se retire ou, voir l'exemple de Jésus, s'efforce d'éliminer le mauvais sujet.

Ajoutons que dans les combats menés à l'extérieur, la nature intérieure contestataire est, par la projection ainsi produite, anesthésiée. Alors que dans le combat intérieur, retrouvant toute sa capacité d'action et de défense, cette nature devra auparavant être apaisée avant que l'on puisse connaître une véritable paix, cette fois-ci durable.

Mais un écueil peut encore nous menacer : la confusion entre dualisme et bipolarité. Une bipolarité indispensable à la vie qui s'exerce dans le jeu de deux pôles complémentaires, mâle et femelle, dont les fonctions fondamentalement différenciées se recherchent et s'unissent pour mettre au monde les formes naturelles.

Le dualisme, lui, naît d'une dissimulation. Il provient d'une seconde nature, mise au monde par des consciences qui désirent bénéficier, à un moment donné de leur évolution, d'un corps plus dense ne traduisant plus immédiatement, par des métamorphoses souvent

gênantes, les désirs, les émotions, les sentiments ressentis. Ainsi naquit, dans le passé de la race, le corps physique qui recouvrit l'autre corps, le dissimula au regard des autres. Cette importante mutation est décrite dans la Genèse de Moïse sous une forme symbolique, l'histoire de la sortie du jardin d'Éden et de la création d'habits de peau¹⁰.

Le prix qu'il fallut payer fut la perte de la vision du monde intérieur de l'âme, désormais occulté. Ceci, avant que cette nature dissimulée, devenue de ce fait inconsciente, ne projette à l'extérieur ce dont elle était composée – création des animaux – sans pour autant reconnaître son propre monde intérieur dans les formes produites. Ce processus est succinctement décrit dans le deuxième chapitre de cette même Genèse, le plus ancien, qui décrit cette étonnante mutation.

Encore faut-il saisir l'importance de ces « habits de peau », de ce corps de chair « animale », qui permet aux âmes incarnées ici-bas de bénéficier d'une forme humaine dressée, promesse d'avenir, alors que leur monde intérieur projette encore bien souvent des formes animalisées. Importance que ne semblent pas avoir compris les Gnostiques en général et les Cathares en particulier, qui dévalorisèrent dangereusement le monde physique et le corps de chair, ne voyant là uniquement que le produit d'un apprenti créateur, un démiurge, dont il faut, au plus vite, s'échapper.

Cette ombre, qui apparut à beaucoup redoutable, fut bien évidemment combattue avec les moyens que l'on sait par une Église romaine qui ne pouvait, sans grave dommage pour un grand nombre de ces âmes non encore préparées à quitter ce corps de chair, accepter de voir ainsi traiter cette Création que l'Église déclare catégoriquement émanée du véritable Créateur.

10. Cf. Genèse 3.

Les Cathares durent donc affronter la logique d'un monisme absolu. Celui qui consiste à reconnaître un seul Dieu créateur du ciel et de la terre, tout puissant, tout sachant, contrôlant d'une main ferme l'évolution de l'Univers. Une nature divine impeccable, mettant au monde une nature vierge de tout mal¹¹. Les créatures humaines, mises au monde selon cette image et cette ressemblance, ne pouvaient logiquement que vivre, que multiplier cet amour sans failles, cette sagesse infaillible.

Et pourtant, fait incontestable, le mal, la souffrance, la mort, ont apporté dans cette création les turbulences que l'on sait. Dans cette théologie résolument moniste, le coupable ne pouvait être que l'homme. Le fait qu'il ait voulu, pu, se comporter ainsi malgré cette ascendance prestigieuse, ne sera, pour cette forme de spiritualité, jamais clairement établi. L'éloignement, soit de ce modèle parfait en cours d'évolution, soit de l'humain désireux lui-même d'accéder à une partielle autonomie, ne peut faire oublier cette puissante hérédité parentale.

La culpabilité de l'humain admise, malgré tout, il reste à résoudre le problème que pose la naissance et l'extension de ce mal. Comment un Dieu tout puissant peut-il laisser naître et se développer un mal qui met en danger l'évolution de sa création ? Ce mal n'était-il pas déjà en lui, ignoré de lui quand il créa ?

Pour pallier cette dangereuse interrogation, l'Église romaine enseigna que le mal, né d'une désobéissance, n'a de réalité que dans la mesure où la créature persiste dans son attitude défectueuse. Il suffit que cette dernière retrouve le droit chemin pour que le mal disparaisse, montrant par là qu'il n'a aucune réalité en soi. De ce fait, il ne peut y avoir de principe originel s'opposant à ce Créateur. Mieux, d'une certaine façon, souvent sans le

11. Cf. Genèse 1.

savoir, le mal collabore à l'évolution de l'homme et permet, quand les turbulences qu'il engendre s'apaisent, un plus grand bien.

Cette théorie, à laquelle certains Cathares semblent s'être ralliés, présente de cette façon un dualisme appelé relatif. Il est conforme à la logique d'un Dieu *pancréator* qui ne peut réellement avoir d'adversaires, d'ennemis, pouvant véritablement contrarier sa volonté, s'opposer par la force à ses desseins.

Dans les Écritures, Satan est au service de ce Dieu. Il fait partie de sa maison. Il est un de ses collaborateurs¹² et non le principe du mal défiant ce Dieu. Les désordres de la nature doivent conduire l'homme à prendre conscience de ses comportements.

Aujourd'hui encore, Catholiques, Orthodoxes, Protestants diversifiés en un grand nombre de communautés, Musulmans, Juifs, professent, confessent, ce monothéisme, ce spiritualisme absolu.

Selon notre hypothèse de travail, cette lumière devenue aujourd'hui pour beaucoup aveuglante, a engendré son ombre, la pensée scientifique, résolument matérialiste dans son principe. Cette pensée induit souvent chez les croyants contemporains un doute auquel le monisme absolu leur permettait jusqu'ici d'échapper. Un doute que nous pouvons ainsi formuler : Et si le mal était inhérent à cette création ? Si le mal habitait cette nature indépendamment du développement de la conscience humaine ?

Le professeur Kastler, prix Nobel de physique, avait coutume de répondre à ceux qui l'interrogeaient sur les raisons de son athéisme : « Quand je vois, depuis le protozoaire jusqu'aux espèces supérieures, le meurtre indispensable pour prolonger leur vie, je pense que si j'avais eu à créer le monde, je m'y serais pris autrement. »

12. Cf. Job 1.

L'Œuvre de Darwin concernant la sélection naturelle, le combat permanent au cours duquel les plus forts ou les mieux adaptés poursuivent ici-bas leur existence, a ébranlé depuis le siècle dernier bien des consciences jusque-là acquises à ce spiritualisme absolu.

Ces réflexions, reprises par ce scientifique, n'avaient pas échappé aux anciens. De nouvelles pensées concernant le problème du mal se développèrent, notamment en Perse bien avant l'Ère chrétienne. En particulier, celle d'un mal inhérent à la création elle-même, mal envers lequel le Dieu créateur dut faire face. Nous avons là les bases de ce qu'on appellera : le dualisme absolu.

Le dualisme absolu s'édifie sur une idée maîtresse qui, tout en s'efforçant de préserver l'idée d'un Dieu créateur de l'univers dans la perfection de ses moyens, le Dieu bon des Cathares, remet en question la toute puissance que le monisme absolu lui conférait, en faisant de la terre l'œuvre défectueuse d'un démiurge, d'une créature rebelle.

Ce sont les Mazdéens Perses, bien avant l'Ère chrétienne qui, les premiers semble-t-il, répandirent cette idée, en enseignant que le Dieu authentiquement créateur, appelé par eux Zervan, avait eu, au cours de sa propre évolution, deux fils. L'un se nommait Ormuz, l'autre Ahriman. Le premier, fidèle collaborateur, poursuivit l'œuvre de son père. L'autre, mauvais sujet, non seulement s'éloigna pour fonder son propre royaume en y projetant ses imperfections, mais encore devint l'ennemi héréditaire de l'auteur de ses jours.

À ceux qui s'interrogeaient sur le caractère de ce Dieu suprême qui laisse se développer une telle perturbation au sein de l'univers sans intervenir et manifester son autorité, cette pensée, encore résolument religieuse, fut conduite à voir en ce premier Créateur, un être dont la bonté lui interdisait d'agresser à son tour ce fils révolté. Il lui suffirait d'attendre le retour repentant de ce

fils dévoyé, sachant que le mal porte en lui-même les éléments de sa propre destruction. L'attente patiente était le prix qu'il fallait payer.

Il faut bien dire que cet argument semblait jusque-là apporter la meilleure réponse concernant le problème du mal dans son ensemble. Restait, néanmoins, le problème de l'hérédité filiale qui ne peut de cette façon être entièrement résolu.

Une autre Tradition, Egypto-Babylo-Sumérienne, dont on retrouve de nombreuses traces dans l'Ancien Testament, apportait un autre élément de réponse quant à l'origine de ce mal, en faisant état d'un abîme, appelé Tehoum, Rahab, Behemoth, Tiamat, Léviathan, suivant les cultures, que le Dieu Créateur dut combattre, dut vaincre, avant de pouvoir entreprendre son œuvre. Nous nous trouvons ici devant un véritable dualisme absolu qui, bien évidemment, affaiblit ou renforce, suivant les points de vue, la stature du Dieu Créateur.

Cette thèse, qui se réfère à un chaos préexistant est puissamment soutenue par la pensée scientifique qui conjugue ses efforts pour explorer la « soupe » originelle, sans pour autant, aujourd'hui, admettre un Créateur personnalisé. Mais qu'un Dieu bon, réputé créateur de la Vie, doive affronter des forces de résistance qu'il n'a pu, ni voulu, mettre au monde, pose à ces consciences religieuses qui se veulent rigoureuses dans leur raisonnement, un problème bien difficile à résoudre.

Les Cathares s'en tiendront à la version précédente, celle d'un Créateur parfait qui, dans son amour envers tout ce qu'il a mis au monde, laisse le démiurge poursuivre ici-bas son œuvre jusqu'au jugement qu'il s'infligera, portant en lui-même les éléments de sa propre destruction.

Cette vision concernant les origines du monde conduisit les Cathares à professer un pessimisme radical envers toute forme de vie ici-bas. Le Dieu bon n'ayant eu

aucune participation dans l'élaboration de la vie terrestre, ils furent de plus en plus enclins à en rejeter toutes les productions, y compris le blé, le vin, les fruits, manifestation de la fécondité de cette terre mère. Le mode de naissance des âmes humaines, leur croissance, leur développement, ne pouvaient être considérés que comme la manifestation contestable du démiurge.

Ils ne pouvaient, dans ces conditions, qu'espérer quitter au plus tôt cette planète pour retrouver les champs Élysées où règne le Dieu bon, en tout cas ne plus se prêter au jeu du démiurge dont la puissance réside essentiellement dans le nombre des créatures vivant ici-bas, se reproduisant, entretenant ainsi la vitalité d'un monde qui, autrement, deviendrait stérile.

Il est vrai qu'à ce jour, le taux démographique atteint par la planète a de quoi sérieusement nous inquiéter. La multiplication tous les dix ans, de la population mondiale, ne serait-elle pas en fin de compte la cause ou plutôt la raison d'une catastrophe relativement prochaine?

En fait, cette réaction du mouvement Cathare, propre au spiritualisme absolu, concernant l'indignité de cette terre, fut antérieurement celle du Christianisme primitif. Les premières Communautés d'Asie mineure, dont la pensée est parfaitement reproduite dans le quatrième Évangile : « Vous n'êtes pas de ce monde. », « Je ne suis pas de ce monde. », « N'aimez pas le monde », ne prêchèrent pas autre chose.

L'Apôtre Paul, et après lui les Pères de l'Église romaine, appelant au célibat, vont mettre l'accent sur cette nécessité. Saint Augustin avait coutume de répondre à ceux qui voyaient à juste titre dans ce célibat préconisé, la désertification prochaine de la terre : « Plût à Dieu que cela puisse arriver le plus vite possible, ainsi le royaume des cieux serait plus rapidement constitué. »

La forme de prêtrise que le Christianisme institua montre, sans aucune ambiguïté quant à l'institution et non pas forcément pour tous ceux qui revêtirent l'habit ecclésiastique, le chemin que devrait un jour prendre tout Chrétien digne de ce nom. Remarquons que dans ce domaine, l'Église romaine fut sage. Fidèle à une Tradition riche en expérience, elle n'imposa pas ce mode de vie à l'ensemble de ses fidèles, sachant qu'une véritable maturité de l'âme était auparavant indispensable avant de prendre ce chemin.

Il y eut donc des prêtres et des laïcs, ces derniers ayant encore la possibilité de se marier. L'apôtre Paul, le véritable inventeur du Christianisme, soutenait fermement qu'il valait mieux encore se marier que de brûler.

Les premières Communautés chrétiennes, influencées par ce grand penseur, se préparèrent à se retirer du monde, comme précédemment les Esséniens, qui attendaient la parousie, la fin de cette terre. Nous retrouvons ici l'état d'esprit Cathare. D'un côté les Parfaits, images de la nouvelle prêtrise, de l'autre, les fidèles non encore capables de vivre de tels renoncements.

Il est vrai que cette voie conduit l'âme qui la choisit à vivre en soi un difficile combat. Il est bien difficile d'affaiblir les forces génésiques qui, ici-bas, entretiennent et doivent multiplier impérativement les corps indispensables au développement de la race¹³. L'Église romaine, qui a mené ensuite la politique que l'on sait, a affaibli dans les consciences cette voie de préparation conduisant à vivre, dès ici-bas, dans un tout autre état d'esprit. Pourtant, si nous comprenons bien, sans aussitôt aménager l'esprit évangélique, nous sommes conduits à envisager la disparition des barrières raciales, plus tard nationales. Quand l'apôtre Paul, encore lui, s'écrie « Plus de Juifs, plus de Romains, plus de Grecs, plus de

13. Dans une précédente étude, *La place de la tragédie grecque dans la vie et la mort de Jésus de Nazareth*, Claude Bruley a longuement exploré ce sujet.

Syriens. », il est dans le droit fil de cette pensée évangélique. Jésus annonçait même un monde où il n'y aurait plus d'hommes, plus de femmes, mais des êtres nouveaux autrement constitués.

L'histoire nous en montre aujourd'hui les prémisses. Il y avait là une anticipation, un bond dans l'espace-temps qui reste pour beaucoup, vingt siècles après ces déclarations, une utopie. Mais l'Église chrétienne, en général, n'est-elle pas responsable de cette situation en n'assumant pas plus clairement la vocation de la prêtrise ? Au lieu de faire de la prêtrise un véritable idéal vers lequel, tous les fidèles devraient un jour tendre, elle en fit une classe à part dont le rôle essentiel est, au moyen de tous les rituels en cours, de s'interposer entre le Dieu reconnu et les fidèles, afin de leur permettre, en fin de compte, de s'enraciner encore plus fortement sur cette terre.

Il conviendrait donc de revoir la notion sacrificielle en l'appliquant strictement à soi, à savoir sacrifier l'animal que chacun porte en lui-même et qu'il s'agit de dévitaliser, pour espérer vivre une nouvelle naissance et connaître un nouveau monde.

À ce sujet, le sacrement du mariage que l'Église romaine a, dans sa sagesse non encore hypothéquée, instauré dans les premiers siècles, avait pour but, tout en préservant la procréation encore indispensable à de nombreuses âmes, de réduire peu à peu l'appétit sexuel des couples qui s'y soumettaient, d'affaiblir suffisamment en eux la force génésique de façon à ce qu'ils puissent un jour, à leur tour, comme le prêtre qui les avait mariés, entrer dans la voie sacrificielle qui vient d'être définie.

Nous sommes bien loin ici de la libération des mœurs, aujourd'hui préconisée pour accéder à des formes plus heureuses d'union.

L'Église Cathare avait compris cet enjeu. Les Parfaits, ces nouveaux prêtres, s'efforcèrent à leur tour

de vivre cette exigence sacrificielle, par un retour à la chasteté nécessaire pour réaliser cette purification. Ce qu'ils n'avaient pas saisi, compte tenu de la dégradation des pratiques religieuses, c'était l'importance du sacrement du mariage quand il était droitement donné et reçu avec la foi qui pouvait le rendre agissant.

Ils crurent bon de le disqualifier en demandant aux fidèles cathares qui ne pouvaient encore s'engager sur ce chemin aventureux, de vivre plutôt en concubinage, cette situation leur permettant de comprendre plus clairement qu'ils vivaient une forme d'union qui handicapait leur évolution spirituelle.

Souvent, les couples qui avaient adhéré à l'idéal de ces Parfaits, après avoir mis leurs enfants au monde et après les avoir élevés, se séparaient pour entrer dans des maisons communautaires réservées soit aux hommes, soit aux femmes. Là, ils se préparaient à recevoir le baptême d'esprit qui leur permettait, grâce à leur nouveau célibat, d'entrer à leur tour dans l'Ordre Cathare.

Là encore, on ne peut discerner de différence avec l'Église romaine quand au but recherché, la véritable prêtrise, mise à part la méconnaissance des vertus du sacrement du mariage pratiqué par l'Église Cathare.

Les Cathares donneront d'ailleurs un prolongement à cette recherche sacrificielle par des bases plus solides. Ils conduisirent celui qui s'engage dans cette voie, à reconstituer en lui l'unité intérieure depuis longtemps disparue, plus particulièrement à provoquer l'éveil de la polarité endormie au cours du processus de sexualisation, et mener à bien l'union avec cette polarité. Selon les Parfaits, c'était là le seul et véritable mariage vers lequel toute âme devrait un jour tendre. Nous retrouvons la pensée gnostique des premiers siècles que les Cathares rappelaient en évoquant la vision de l'un d'entre eux. Ce parfait avait vu en rêve une jeune fille s'approcher de lui

et lui dire : « Je suis toi. Reconnais-moi. Épouse-moi. Je suis ton esprit. »

Cet effort pour reconstituer l'être originel ne pouvait être toléré par l'Église romaine qui voyait là un nouveau péril pour l'âme. Cette dernière, sexuée depuis ses origines, devait s'efforcer de vivre avec son Dieu, une véritable union conjugale.

Nous pouvons ainsi comprendre la gravité de l'affrontement qui se termina par l'extinction physique du grand mouvement occitan. L'atroce croisade, guerre dite de religion, comme toutes les guerres civiles, où l'on partage et met en valeur un héritage commun, et où l'on s'oppose sur des points qui semblent gravement menacer cet héritage, provoqua dans les âmes des plaies douloureuses qui, aujourd'hui encore, ne peuvent être véritablement refermées, puisque dans chaque camp, des « vérités » ne doivent pas disparaître. Encore faut-il un jour les reconnaître, les unir en un ensemble cohérent qui puisse nous permettre alors de mieux saisir la signification de l'incarnation de Dieu, il y a vingt siècles, et l'importance de son court passage sur terre pour celui ou celle qui choisit ce chemin aventureux.

TABLE

PRÉFACE EN DEUX TEMPS	
Hommage à l'Ami	7
Autobiographie succincte	11
L'AMOUR COURTOIS	15
Introduction	17
Amour, bonne chair et guerre	27
Vers l'Amour Courtois	41
L'Occitanie et les Troubadours	57
L'amour et la mort	77
L'origine des sexes	113
L'indispensable mutation	125
LA PENSÉE CATHARE À LA LUMIÈRE DE LA PSYCHOLOGIE DES PROFONDEURS	139
LA QUÊTE DU GRAAL ET LA PSYCHOLOGIE DES PROFONDEURS	157
La Dame veuve de la forêt sauvage	159
Perceval et la Dame endormie	168
La cour du roi Arthur	171
Blanche-Fleur	176
La procession du Graal	182
La demoiselle éplorée	197
Le retour de Perceval à la cour d'Arthur	201
L'ermite	204
CONCLUSION	207
BIBLIOGRAPHIE	209